

Drago Glamuzina

Trois

Traduit du croate par Chloé Billon

2. Qui est cette femme

« Qui est cette femme ? a-t-elle demandé quelques secondes seulement après que je me suis détaché d'elle et retourné sur le lit.

- Quelle femme ? ai-je rétorqué, encore haletant, luttant pour reprendre mon souffle.
- La femme de ton histoire ?
- Ben, toi.
- Pas moi, l'autre.
- Il n'y en a pas d'autre.
- La coiffeuse... Qui est cette coiffeuse... cette Rita. Pourquoi est-ce que tu ne m'as jamais parlé d'elle ?
- Il n'y a pas de coiffeuse. Il n'y a personne à part toi, mon amour – dis-je en me penchant à nouveau vers elle. Je veux l'embrasser et mettre fin à cette histoire, mais elle se dérobe, comme toujours dans ce genre de situations. J'accompagne quelque temps de ma tête les mouvements de son visage, à l'affût de l'instant propice pour atterrir sur ses lèvres, mais je finis par renoncer.
- Ne me mens pas. Je sais que tous tes personnages existent dans la réalité, tranche-t-elle en se levant brusquement pour aller dans l'entrée, vers le réfrigérateur avec les boissons.

Dehors, c'était la canicule, l'été, juillet, et nous étions contents de ne pas devoir, pour une fois, boire de l'eau tiède du robinet. Ça faisait déjà des mois que le type de la réception ne prenait plus nos papiers, et ce jour-là, il nous avait proposé un studio sans exposition directe, avec un minibar. « Je vous le fais au même prix que la petite chambre. Cadeau pour les habitués », avait-il dit d'un air de conspirateur.

À présent, accroupie devant le réfrigérateur dans l'entrée, elle servait les boissons dans des verres à même le sol, et moi, comme toujours quand je la voyais dans cette position, je fixais ses jambes écartées. Une fois seulement qu'elles les eu refermées, je lui ai lancé, pour couvrir le bruit de la télévision : « Il y a peut-être un lointain modèle, qui est revisité et remâché une centaine de fois dans l'histoire. Mais c'est une histoire. Une histoire ! Et les histoires sont, comme tu le sais, de la fiction. Tu es restée avec ton mari, peut-être ? Je n'ai quand même pas besoin de t'expliquer ça, à toi !

Mais elle ne lâchait pas le morceau : - OK, très bien, et qui est donc ce lointain modèle dans ce cas précis ?

- Ma coiffeuse.
- Tu mens encore. Qu'est-ce que tu veux boire ?
- Qu'est-ce que tu bois, toi ?
- De la vodka avec beaucoup de jus.
- Je veux bien la même chose. Pourquoi est-ce que tu crois que je mens ?

- Tu changes toujours leur profession, tu ne veux pas qu'on les reconnaisse.
- Pas cette fois-ci. Je n'ai même pas changé son nom. Ce n'est pas un personnage important, je ne pensais pas que ça intéresserait qui que ce soit de savoir qui elle est vraiment – nous continuions à crier, car la télécommande était par terre, à côté du lit, et j'avais la flemme de me lever pour baisser le son.
- Donc, elle est vraiment coiffeuse, a-t-elle dit, cette fois-ci plus doucement, en rentrant dans la chambre avec deux verres.
- Vraiment, ai-je répondu en tendant le bras vers son ventre. – Tu es à ma merci, maintenant, avec ces verres – ai-je dit en enfonçant ma main entre ses jambes.
- Et ? – mon assaut la laissait de marbre.
- Quoi et ?
- Qu'est-ce qui s'est passé entre vous ?
- Rien.
- Alors, pourquoi tu l'as mise dans ton histoire ?
- Mais arrête avec ça ! Viens, allonge-toi près de moi, et parlons d'autre chose. Dis-moi, pourquoi Josip t'a appelée hier ?
- Je ne te dirai rien tant que tu ne m'auras pas expliqué qui est cette femme, et ce qui s'est passé entre vous – a-t-elle rétorqué en posant les verres sur la table de nuit avant de se jeter sur le lit.
- Tu n'es pas sérieuse, quand même ?
- Je n'aime pas cette histoire.
- Pourquoi ? Tout le monde m'a dit qu'elle était bien, et l'éditeur qui l'a publiée m'en a déjà commandé une autre.
- Parce que dans l'histoire, tu la baises elle, et pas moi. Tu parles de moi pour la conquérir. Tu l'excites en lui racontant nos histoires de cul. Tu frimes avec ton grand cœur.
- Non, c'est le contraire, elle n'est qu'un prétexte, elle existe pour m'aider à raconter ton histoire – je dis, et après quelques instants de silence interrompus seulement par ses gorgées, j'ajoute nerveusement : - Je n'arrive pas à croire qu'on est en train de parler de ça.
- Mais elle existe. Ce prétexte travaille dans ton quartier, a-t-elle insisté.
- Ce qui existe, c'est une coiffeuse qui me coupe les cheveux, mais il n'y a rien entre nous, ai-je soufflé entre mes dents. J'étais déjà épuisé et excédé, mais elle n'en avait cure.
- Tu écris dans ton histoire que tu aimes quand elle te coupe les cheveux.
- Ce que j'aime, ce sont les petites attentions fortuites, le sentiment de détente dans le fauteuil, le crissement rythmique de ses ciseaux.

Faisant fi du fauteuil et des ciseaux, elle a ordonné : - Décris-moi un peu ces petites attentions fortuites. Et s'il te plaît, baisse le son de cette télé.

- C'était un petit plaisir innocent et sans intérêt, ai-je lancé en me levant.

J'ai baissé le son et me suis remis au lit la télécommande à la main, et elle a repris : - Et cette phrase, où tu dis qu'elle te caressait toujours la tête en te coupant les cheveux ?

- Je l'ai inventé.
- Je ne te crois pas. Je ne crois rien de ce que tu me dis.
- Et qu'est-ce que je peux y faire ? ai-je demandé en zappant sans prendre le temps de voir ce qui passait sur les chaînes, jusqu'à ce qu'elle ne m'arrache la télécommande des mains pour la jeter à nouveau par terre.

- Je ne sais pas, a-t-elle répondu en se rallongeant à côté de moi, et nous sommes restés longtemps silencieux, à regarder les rideaux verts à la fenêtre se fondre dans l'obscurité et devenir noirs.

Des gémissements venus de la chambre voisine nous ont tiré de notre torpeur.

- Ils baisent encore, ai-je dit. Elle n'a rien répondu, mais j'ai vu qu'elle essayait d'entendre ces gémissements, plus précisément la femme, qui était de plus en plus bruyante.

Nous les avons écoutés jusqu'à ce qu'ils allument la télévision, puis Hana s'est retournée sur le côté, a posé une jambe en travers de ma cuisse et dit : - Tes cheveux ont poussé, tu pourrais aller chez le coiffeur demain. Elle a fait quelques mouvements de va et vient des hanches et ajouté : - Elle aussi, elle se frottait contre toi comme ça ?

Je n'ai pas répondu, mais j'ai levé un peu la cuisse, pour qu'elle la sente mieux.

- Et je viendrai avec toi. Pour voir comment elle te touche, a-t-elle poursuivi, sans interrompre le rythme nonchalant de ses hanches.
- Tu vas venir jusqu'à Travno juste pour voir comment elle me coupe les cheveux ?
- Hmmmm, oui, a-t-elle marmonné.
- Mais là-bas, tu pourrais tomber sur ma femme.
- Je prends le risque.
- Pour une telle bêtise ?
- Oui.

Je me suis tu, elle s'est tue, puis je l'ai attrapée par les cheveux, à l'arrière du crâne, et j'ai serré fermement. Exactement comme je la tenais peu auparavant, tandis que nous baisions.

- OK, on y va demain, mais maintenant, tu vas me dire pourquoi Josip t'a appelée hier.
- Je te l'ai dit, il voulait se renseigner sur le journaliste qui lui a demandé une interview, a-t-elle rapidement répondu.
- Qu'est-ce qu'il t'a demandé d'autre ?
- Rien.
- Il n'a pas demandé à te revoir ?
- Non, mais il a dit qu'il allait venir à la rédaction demain pour valider le texte – a-t-elle annoncé en tâtonnant dans son dos à la recherche de son paquet de cigarettes.

J'ai senti que je commençais à frissonner. Comme toujours quand faisait irruption l'un de ses anciens amants, ou quelqu'un dont je pensais qu'il lui plaisait. Ou qu'il pourrait finir par lui plaire.

- Qu'est-ce que tu as ? a-t-elle demandé en sentant mon corps trembler sous le sien.
- Vous allez vous retrouver ?
- Non. Qu'est-ce que tu as ?

J'aurais voulu lui dire que j'avais froid, mais il faisait une chaleur étouffante dans la chambre, et j'ai fini par avouer : - Demain, je vais être anxieux toute la journée. Qu'est-ce qu'il t'a dit d'autre ?

- Mais pourquoi ? Je ne vais pas le voir, et je n'ai pas envie de le voir.
- Qu'est-ce qu'il t'a dit d'autre ?
- S'il te plaît, arrête. Tu sais qu'on finit toujours par se disputer à cause de lui – a-t-elle soufflé en retirant lentement sa jambe d'entre les miennes avant de se retourner sur le dos.
- Mais comment est-ce que tu as pu baiser avec un type pareil ?

- Goran, c'était il y a trois, quatre ans, a-t-elle répondu.
- Parce que tu penses qu'il était mieux à l'époque ?
- Non, mais c'était il y a longtemps, et je n'ai pas envie d'en parler, a-t-elle dit en allumant une cigarette. – Ça m'ennuie. Et de toute façon, je te l'ai déjà dit, il m'a prise par la main et m'a emmenée. Il ne m'a pas demandé si je voulais venir avec lui.
- Et pourquoi est-ce que tu ne l'as pas envoyé chier ?
- Parce que ça m'a plu.

Je connaissais bien cette histoire. Il avait fait irruption dans son groupe d'amis, parmi des gens dont il savait qu'ils le méprisaient, l'avait prise par la main et emmenée, alors qu'ils n'avaient jamais échangé un mot auparavant. Allongé à côté d'elle dans le lit, j'essayais à nouveau de m'imaginer la scène. La manière dont il lui avait attrapé le bras et dit aux hommes autour d'elle – Excusez-moi... À elle, il n'avait rien dit. J'essayais de voir la scène par les yeux de ces hommes, qui estimaient eux aussi avoir des droits sur elle, d'imaginer comment elle s'était sentie tandis qu'ils sortaient de cette salle. Puis j'ai soufflé entre mes dents : - Ça me rend dingue.

- Et moi, je n'ai pas envie d'en parler. C'est un type qui m'a excitée pendant un temps, mais même à l'époque, je ne pensais pas de bien de lui.
- Peut-être, mais comment est-ce que ça a pu ne pas te déranger d'être excitée par un type fan de Tuđman ?
- Il n'était quand même pas con à ce point.
- Mais bien sûr. Il n'a pas changé d'un iota !
- Mon amour, pourquoi est-ce qu'on parle de lui ? Ça me dégoûte.
- Parce que, pendant un an, tu as accouru dans son cabinet ! Parce que tu étais assise sur ses genoux pendant qu'il parlait au téléphone avec Tuđman.
- Mais c'était il y a longtemps !
- Et moi, je ne peux pas supporter l'idée que la femme que j'aime ait été avec un type pareil !
- J'ai toujours pensé que c'était un imbécile.
- Et qu'est-ce que tu foutais chez lui, alors ?

Nous avons commencé à crier, et je me suis levé pour monter le son de la télévision, mais ça a semblé la calmer et, quand je suis revenu au lit, elle a poursuivi tout doucement.

- Je trouvais ça intéressant. Il y avait quelque chose de pervers à ce que je passe chaque semaine devant sa secrétaire, à ce que cette femme sache que nous étions en train de baiser à l'intérieur, et qu'elle ne laisse personne entrer dans le bureau. Parfois, il devait s'absenter quinze minutes pour un rendez-vous, et je l'attendais nue sur le canapé, certaine que personne n'entrerait, qu'elle me protégeait. Nous n'avons jamais parlé de rien, nous ne communiquions qu'officiellement, mais je me sentais comme étrangement liée à elle.
- C'est ça, maintenant, tu vas me dire que tu y allais à cause d'elle, ai-je dit tandis qu'elle se penchait pour éteindre sa cigarette à moitié fumée.
- Une fois, on a même pris un café ensemble, sur la place, a-t-elle répondu. – Elle m'a invitée, et j'ai accepté. Je me demandais ce qu'elle attendait de moi. Est-ce qu'elle voulait peut-être me dire quelque chose, ou me révéler quelque chose sur lui. Se rapprocher de moi. Mais nous n'en avons pas eu le courage, nous avons juste bu notre café et parlé de futilités. Tout comme nous parlons toi et moi maintenant de futilités », a-t-elle répliqué en remontant sur moi et en posant ses lèvres sur les miennes. Puis elle s'est reculée, m'a enfoncé les doigts dans la bouche et a commencé à m'inspecter les dents. Une par une, de la dent de sagesse gauche à la droite, du pouce et de l'index, des deux côtés, évitant ma langue qui se glissait sans cesse entre eux.

* * *

Le lendemain, mes résistances furent vaines. Au lieu d'être au travail, à dix heures et demie, nous étions à la porte du salon de coiffure, à jeter des coups d'œil de droite et de gauche. Elle attendait de voir à quelle femme j'allais m'adresser, et je me tournais de tous côtés, cherchant Rita des yeux.

« C'est laquelle ? a-t-elle demandé à voix basse, en se serrant contre moi.

- Je ne la vois pas. Elle travaille peut-être l'après-midi, ai-je répondu.
- Elle est peut-être dans l'autre pièce, où on coiffe les femmes, a-t-elle dit en désignant le couloir qui menait à l'autre partie du salon.
- Peut-être, ai-je répondu en continuant à piétiner nerveusement sur place, encore furieux de l'avoir laissée me traîner ici. Je commençais déjà à me tourner vers la sortie quand la patronne s'est matérialisée à côté de nous, une femme joviale, mais bavarde.
- Mais où est-ce que vous étiez passé ? Je commençais déjà à avoir peur qu'il ne vous soit arrivé quelque chose, a-t-elle lancé en me prenant par la main et en me tirant vers un fauteuil. Ce geste familier n'avait pas échappé à Hana qui, je le compris immédiatement, pensait qu'il s'agissait de Rita.
- Où est Rita ? me suis-je donc hâté de demander.
- Aaaaah, Rita, Rita est en congé maladie, son petit est malade. Mais nous lui avons trouvé un remplaçant à la hauteur, il a fait deux ans de formation à Londres, c'est un vrai artiste, je vais vous l'appeler – a-t-elle débité d'un trait avant de partir au pas de course dans l'autre pièce. Je me suis assis, et je l'ai regardée dans le miroir revenir avec un homme grand et mince aux cheveux bruns, qui roulait plus des hanches qu'elle.

C'était un vrai moulin à paroles, comme sa patronne, et ce que j'aimais chez Rita, c'était précisément qu'elle ne parlait pas en me coiffant. Elle me laissait m'enfoncer dans le dossier, profiter du fait que je ne doive rien faire, rien dire. Elle me passait les mains dans la tignasse, chassait du bout des doigts les cheveux qui me tombaient sous les yeux et me faisaient grimacer, et je regardais dans le miroir ses mains habiles danser autour de moi, j'écoutais le crissement des ciseaux, ou alors, je fermais les yeux et m'abandonnais aux pensées qui me venaient sans ordre précis, comme on fait parfois du vélo, par-ci par-là dans le quartier puis dans la forêt, sans but. Je savais que je devais rester assis une demi-heure sans rien faire, et ça me calmait.

À présent, j'étais assis dans ce fauteuil, furieux contre Hana et contre moi, et le coiffeur de Londres me manipulait avec autant de délicatesse et d'attentions que Rita. Mais au lieu de me détendre, j'étais de plus en plus nerveux, et au moment où il a appuyé son entrejambe contre mon bras, j'ai senti s'accumuler en moi une rage qui, se reflétant dans le miroir, s'est dirigée droit contre Hana. Je la regardais rire dans la glace, et je me suis renfrogné.

« Quel beauf tu fais. Rita aussi s'appuie parfois sur ton épaule, il est peut-être obligé pour bien te couper les cheveux. Ne laisse pas une bêtise pareille te mettre de mauvaise humeur », me disais-je tandis qu'il me repliait délicatement les oreilles pour faire passer les ciseaux derrière elles. « On s'en fout qu'il soit pédé. Ferme les yeux, détends-toi et profite de son contact comme de celui de Rita », ai-je tenté de m'auto-persuader.

J'ai fermé les yeux, mais son contact ne m'était toujours pas agréable. « Pour qu'il me soit agréable, je dois le désirer, comme celui de Rita... ce qui signifie qu'Hana a raison, que Rita me plaît... mais pas suffisamment pour que je fasse jamais le moindre effort pour cette relation... pourquoi est-ce que je me laisse malmener comme ça... ce type est vraiment collant, comment est-ce que je pourrais m'en dépêtrer... avec Rita, je me suis toujours laissé aller... » Je me repassais ce film dans la tête de plus en plus vite en fixant le miroir, de plus en plus mécontent du comportement du coiffeur, de ma nouvelle coupe et de l'insistance d'Hana.

Dehors, il pleuvait, j'étais en retard au travail, j'ai baissé les sourcils et serré les dents, et Hana me faisait des clins d'œil dans le miroir, joignant les mains pour me supplier de lui pardonner. Elle a étiré sa bouche de ses doigts, me faisant signe de sourire. Elle bougeait les lèvres, et je lisais sur elles : « Ne te fâche pas. » Mais j'étais en colère, et de mauvaise humeur. Même quand elle a l'espace d'un instant relevé sa minijupe, me montrant sa culotte microscopique.

Nous avons continué à nous regarder dans le miroir en silence, sans un mot, sans un signe. Puis elle a pris une mèche de ses cheveux et l'a posée au-dessus de ses lèvres, en moustache, et retroussé la lèvre supérieure pour la bloquer contre son nez. Mais la mèche glissait, et elle a dû réessayer. Et encore. Après trois ou quatre tentatives, elle a enfin réussi. La moustache n'était maintenue que par sa lèvre supérieure. Alors, elle a levé le doigt en l'air, et l'a agité d'un air menaçant. Et je me suis mis à rire.

7. Ruptures

Ces ruptures m'épuisèrent. Aujourd'hui, en y repensant, il me semble que nous ne baisions jamais sans rupture. Bien entendu que si, mais elles sont la première chose qui me vient à l'esprit quand je pense à elle et moi au lit. Nous rompions parce qu'elle avait soif, et qu'au moment où j'étais le plus excité, elle tendait le bras vers la bière à côté du lit. Ou alors, elle devait faire pipi, et elle sortait de la voiture par moins cinq... Quand elle revenait à l'intérieur, elle s'attendait à ce que je reprenne là où nous nous étions arrêtés, comme s'il s'était agi d'un livre que j'aurais fermé deux minutes auparavant, et qu'il me suffisait de le rouvrir et de me remettre à lire. Je ne compte pas les ruptures à cause des coups de téléphone de ma famille, de la sienne, du travail, ça, on n'y pouvait rien, mais celles quand elle se mettait à fouiller dans son sac alors que j'étais en elle, et pas moyen de trouver ce qu'elle cherchait, et je finissais par me retirer, m'asseoir et la regarder sortir toutes ses affaires de son sac, jusqu'à ce qu'elle ne trouve un bromazépam qu'elle avalait goulument, celles-là, je les ai retenues. D'accord, avant, nous nous étions disputés pour quelque chose, ou elle était en retard pour rentrer chez elle, ou alors, elle avait des problèmes au travail auxquels elle n'arrivait pas à arrêter de penser... Mais ça me rendait fou. Après avoir pris son cachet, elle me regardait comme si elle s'étonnait que je ne sois pas déjà en elle. Bien entendu, je protestais, l'avertissais que je n'étais pas une machine que l'on branche et débranche, mais rien n'y faisait – elle avait soif, elle devait faire pipi, elle était anxieuse.

Mais il arrivait que cela débouche sur une conversation intéressante. Quand, par une nuit pluvieuse dans le parc de Bundek, elle était revenue dans la voiture, pour le moins trempée, j'avais déjà remis mon pantalon, et j'enfilais mon T-shirt. Elle m'avait pris la main et demandé :

« Qu'est-ce que tu fais ?

- On y va.
- Mais pourquoi, ce n'est pas ma faute, je devais aller faire pipi. Tu crois que ça m'a fait plaisir de sortir sous la pluie ?
- Ce n'est pas ta faute, mais je n'ai plus envie.

Elle s'était mise à pleurer, et je regardais fixement dans le noir.

- Et comment tu faisais pour baiser avec ton singe du HDZ ? Tu ne pouvais pas aller aux WC toutes les deux secondes au ministère, tout le monde t'aurait vu, avais-je dit.
- Ben, je ne sortais pas.
- Alors pourquoi est-ce que tu me tortures avec ça ?
- Mais, mon amour, je n'ai pas le choix, je dois faire pipi.
- Et pourquoi est-ce qu'à l'époque, tu ne devais pas ? – j'étais déjà presque en train de crier.
- Mais à l'époque aussi, je devais, avait-elle répondu en me regardant fiévreusement dans les yeux, les lèvres et le visage tremblants comme si elle allait se mettre à sangloter. Ou à rire.
- Je ne comprends pas, avais-je dit, sentant que quelque chose se passait.
- Je pissais dans son bureau.
- Quoi !?
- Il me donnait sa tasse de thé ou son verre – avait-elle expliqué lentement, prudemment, observant attentivement mon visage et s'efforçant de prévoir ma réaction. Ou peut-être aussi pour faire durer le suspense.
- Et tu pissais dans ce verre ?
- Oui.

- Devant lui ?
- Oui, devant lui. Il regardait. Il aimait regarder. Et ensuite, quand je me relevais, il prenait le verre et le vidait dans les plantes. »

Elle faisait toujours ça. Peu importe combien elle était brisée ou moulue, quand elle sentait venir une opportunité, elle la saisissait, toujours, et disait, l'air de ne pas y toucher, ce qui, elle le savait, allait me troubler, de quelque manière que ce fut, ou changer ne serait-ce que légèrement le ton de notre discussion. Quelque chose de si fort, ou amoral, ou fou, que le sujet précédent, l'objet de notre dispute, perdait immédiatement de son importance. Assis à côté d'elle, je me taisais, et elle farfouillait dans mon entrejambe. Je l'imaginai accroupie devant ce type, je savais que c'était sa manière de le provoquer, et je pouvais me représenter chacun de ses mouvements d'alors, puis je l'avais vu lui, boire son thé avant de lui donner sa tasse, et ensuite porter cette tasse jusqu'aux jardinières à la fenêtre, et j'avais compris, confusément, que ce qu'il y avait eu entre eux était plus intense que ce qu'elle voulait bien reconnaître. Bien entendu, ça m'avait blessé.

Sa main était déjà sur mon visage, et mes lèvres. J'avais détourné la tête et dit : « Je n'ai pas la tête à ça, allons-y. »

Mais elle ne lâchait pas le morceau. Et je savais que mieux valait me déshabiller à nouveau, que c'était le moyen le plus sûr de ne pas rentrer trop tard chez moi.

13. Créatures des ténèbres

« C'est vraiment ce que tu veux ?

- C'est Sandra qui veut. S'il te plaît, dépêche-toi un peu, on va être en retard.
- Et toi ? Qu'est-ce que tu penses de ça ?
- Je n'ai rien contre.
- C'est tout ce que tu as à dire ?
- Qu'est-ce que tu veux que je te dise. On doit y aller, ça fait déjà une demi-heure que ce type nous attend – ai-je répliqué en la regardant enfile ses nouvelles bottes. Hautes, noires, lacées derrière, du talon au genou, avec de hauts talons aiguille. – Il va nous faire une syncope en te voyant là-dedans, ai-je ajouté.
- Rien à faire – a-t-elle rétorqué. – Je ne sais même pas ce qu'on va faire là-bas.
- Tu as dit oui hier.
- C'était hier, et on était au lit. Maintenant, je n'ai plus envie... pire, ça me dégoûte – a-t-elle soufflé, enfonçant la jambe dans sa deuxième botte.
- Non, ce n'est pas vrai. Ce matin aussi, tu as dit que tu n'avais rien contre.
- En fait, je m'en fous. À un moment donné, ça m'a semblé intéressant, cet acharnement, ça fait trois mois qu'il nous appelle, on l'envoie chier à chaque fois, mais il ne lâche pas le morceau – a-t-elle dit en se relevant et en se regardant dans le miroir. – Et puis, on s'est demandé pendant des mois qui il était, je me disais, on va en savoir plus. Mais maintenant, l'envie m'est complètement passée.
- Mais qu'est-ce que tu veux, que je l'appelle pour lui dire que tu as changé d'avis ?
- Ben non, pas maintenant que je me suis habillée – a-t-elle dit avant de soupirer bruyamment, expirant le contenu de ses poumons par sa bouche entrouverte. – Et il nous attend déjà là-bas. Si on l'envoie chier encore une fois, il va penser qu'on se fout de sa gueule. On va le retrouver, bavarder un peu, lui dire qu'on a beaucoup réfléchi et conclu que finalement, ce n'était pas notre truc. J'ose espérer qu'il nous fichera la paix après ça. »

Quand nous sommes entrés dans le café, l'homme s'est levé d'un coup, nous a fait signe, puis s'est rassis. Il avait peut-être cru que nous ne le reconnaîtrions pas. Quand nous sommes arrivés à sa table, il s'est à nouveau levé, et a attendu que nous nous installions avant de se rasseoir. Il a esquissé un sourire et dit :

« Vous voilà.

J'ai répondu :

- Nous voilà.
- J'ai bien cru que vous ne viendriez pas.
- Nous avons dit que nous viendrons, ai-je répliqué.

Nous avons gardé le silence quelques instants, elle s'installait sur la chaise en face de lui, il regardait ses bottes, et je me suis dit que nous ne nous étions même pas serré la main.

- Damir » a-t-il dit alors, comme s'il avait lu dans mes pensées, et il nous a tendu la main, d'abord à elle, puis à moi. Avant, quand il nous appelait au téléphone, il évitait toujours de dire

son nom, il préférerait se donner toutes les peines du monde à essayer de nous décrire en quelques phrases qui était au bout du fil.

Il n'a pas tardé à nous révéler qu'il était manager dans une petite, mais prospère entreprise zagréboise, qu'il était marié avec des enfants, et que c'était sa Passat qui était garée devant le café. Nous ne lui avons pas dit que j'étais journaliste, mais professeur, quant à elle, nous l'avons présentée comme médecin généraliste. Elle comme moi avons dissimulé nos véritables professions, sans nous être concertés sur le sujet. Et peut-être que lui aussi nous mentait. J'aurais pensé que nous serions plus légers et plus directs, car nous savions les uns sur les autres ce que nul autre ne sait, mais ce n'était pas le cas. Damir était exagérément poli, et je me suis dit que c'était sa manière à lui de montrer qu'il était, malgré tout, un homme normal, mais la conversation s'essouffait de plus en plus souvent. C'est toi qui l'as voulu, maintenant, débrouille-toi, pensais-je en le regardant se tortiller nerveusement sur sa chaise.

« Tu étais bien plus audacieuse à Jarun – Damir a enfin prononcé une phrase qui, malgré tout, menait quelque part. – Pourquoi est-ce que tu es si guindée aujourd'hui ?

Hana n'ayant pas montré la moindre intention de dire quoi que ce soit, j'ai marmonné, pour le moins vaguement : - On vient à peine d'arriver.

- Je me suis souvent imaginé cette rencontre, mais je dois reconnaître qu'il n'est pas très facile de dépasser certaines conventions – Damir n'abandonnait pas.

J'ai hoché la tête, tandis qu'elle touillait son expresso d'un air absent. Puis elle a croisé les jambes, et dit : - Je ne me sens pas très bien.

- Pourquoi ? À cause de moi ? a-t-il demandé.
- Non. À cause de lui, a-t-elle répondu en attrapant sa tasse et en me désignant de son autre index.
- Ah bon ? Qu'est-ce qu'il a fait ? a-t-il demandé en me considérant avec étonnement, les sourcils haussés, et moi, après un bref échange de regards, je me suis tourné vers elle.
- Il veut un autre enfant, a-t-elle dit.
- Bon, ce n'est pas si terrible que ça, a-t-il répliqué avec un soupir de soulagement, content que ça ne soit rien de sérieux, susceptible de mettre en péril cette après-midi.
- Mais pas avec moi, avec sa femme.

Ce n'est qu'alors que j'ai compris, à son petit sourire confus, qu'il avait, pendant tout ce temps, cru que nous étions mari et femme. Nous avons gardé le silence quelques instants, puis il a repris la parole : - Il n'y a rien de mal à ça non plus.

- Il n'y a rien de mal à ça, c'est juste que nous allons nous voir encore moins que jusqu'à maintenant. D'ailleurs, qui sait si nous allons nous voir tout court ? a-t-elle rétorqué.
- Tu penses que ça intéresse monsieur ? suis-je enfin intervenu. Je parlais doucement, m'efforçant de dissimuler ma rage. Je voyais bien ce qu'elle était en train de faire, mais ça ne m'aidait pas.
- C'est lui qui m'a demandé pourquoi est-ce que j'allais mal.

Damir commençait déjà lentement à disparaître dans sa chaise, et moi à me dire que cette journée était fichue, et à me demander comment nous extraire le plus vite et le plus facilement possible de ce café, quand elle a légèrement écarté les jambes. Légèrement, mais largement assez pour que la situation prenne une toute autre direction.

Tout comme dans le parc de Jarun, Damir regardait fixement son entrejambe sans s'efforcer le moins du monde de le cacher. Mais c'était la première fois que je voyais clairement son visage, cette grimace de désir qui laissait place à la honte après l'orgasme, car quel autre sentiment pourrait bien ressentir un homme avec un bon salaire, une carrière, une femme, des enfants, qui rôde la nuit dans la forêt de Jarun pour épier les voitures où baisent des couples adultes. Ou des adolescents. Je ne pense pas que beaucoup de couples allaient là-bas pour être vus, parce que ça les excitait. Et c'étaient les seuls que l'on pouvait approcher sans crainte. Dans tous les autres cas, Damir devait être prêt à s'enfuir dans le noir, courir dans la boue, s'esquiver dans les fourrés. J'ai vu tant de fois ces ombres qui prennent la fuite quand tu lèves les yeux vers elles ou qu'une autre voiture arrive, qui se jettent dans les buissons et disparaissent. J'essayais de m'imaginer sa peur tandis qu'il s'approchait de ces automobiles, la peur d'être remarqué, reconnu, arrêté, que la police en informe sa femme ou son supérieur, que l'homme dans la voiture sorte un pistolet de la boîte à gants... Et cette passion obsessionnelle qui l'emportait sur la peur et le forçait, à chaque fois recommencée, à rôder dans le noir. Le cœur battant.

Quand l'avions-nous vu pour la première fois, je ne m'en souviens plus, mais après quelques mois, il s'était démarqué de la foule sans visages de créatures des ténèbres qui se collaient à nos fenêtres pour essayer, par la vitre embuée, d'entrevoir un morceau de chair nue.

Au début, nous n'étions même pas conscients de son existence, nous nous jetions l'un sur l'autre à peine arrivés à Jarun, heureux de ne devoir enfin nous battre avec rien d'autre que nos propres corps. La première fois qu'elle avait vu un visage à la fenêtre dans mon dos, elle avait hurlé, et il avait pris la fuite. Nous n'étions pas très à l'aise, nous étions seuls dans la forêt, et dehors rôdait une espèce de fou, mais après avoir repris un peu nos esprits, nous avons continué à baiser. La fois suivante, la surprise était moins grande, tout comme la gêne, mais nous avons tout de même démarré la voiture et changé de place, histoire de montrer que ça ne nous plaisait pas. Nous n'avons pas tardé à comprendre que la forêt de Jarun, en réalité un petit bois que nous qualifions de forêt, regorgeait de voyeurs, et qu'il était difficile de s'y rendre sans que quelqu'un ne se colle à votre voiture. Vous n'avez qu'à vous retourner brusquement, et vous les verrez à la fenêtre dans votre dos, ou jeter un œil dans le rétroviseur, et vous les surprendrez recroquevillés contre la roue arrière, à attendre que la voiture se mette à tanguer pour pouvoir se lever et regarder plus librement par la vitre.

Nous nous sommes rabattus sur le parc de Bundek, mais là-bas, c'était encore pire. Forêt plus grande, plus d'endroits discrets, accès plus facile pour les automobiles, plus de voyeurs. Les parkings sombres étaient dangereux, car des passants de fortune pouvaient très bien tomber sur nous par hasard et appeler la police, si bien qu'à la fin, après avoir tenté notre chance dans divers quartiers de la ville, nous nous sommes à nouveau retrouvés à Jarun. Ces types ont plus peur que nous, ils veulent juste regarder et s'enfuient au moindre bruit, avions-nous conclu. Ensuite, nous avons fait mine de ne pas les voir, nous ne faisons pas attention à eux, ce qu'ils ont, bien entendu, compris, et rapidement, ils ont commencé à venir tout à fait librement jusqu'à notre voiture pour nous regarder baiser.

Damir était le plus craintif de tous ceux que nous avons rencontré là-bas. Il ne prenait pas seulement la fuite quand étincelaient les phares d'une voiture, mais également quand il était rejoint par d'autres voyeurs, pour qui le fait que quelqu'un soit déjà « sur la bagnole » était le signal qu'ils pouvaient eux aussi s'approcher sans crainte. Parce qu'il évitait ces individus, que nous trouvions nous aussi répugnants, il nous semblait différent. Nous faisons des suppositions : c'était peut-être quelqu'un de connu, qui ne voulait surtout pas être vu, de peur que la nouvelle ne s'ébruie, peut-être qu'il avait honte, peut-être que ces types le dégoûtaient, c'est pourquoi il partait dès qu'ils se montraient... Mais il y

avait autre chose qui le différenciait des autres : il était également, et de loin, le plus impudent de tous. Et ça, ça plaisait à Hana.

Contrairement aux autres, qui se contentaient de regarder en silence, lui, depuis les ténèbres, exprimait ses revendications avec beaucoup d'assurance. Il disait : « Allumez la lumière ». Ou : « Essuyez la fenêtre », et Hana, de son pied gainé d'un bas de soie, essuyait la vitre embuée devant son visage. Ce mot « essuyez » ne sonnait peut-être pas comme un ordre, mais il n'était certainement pas non plus prononcé comme une supplique, et le pied d'Hana à la fenêtre, quasiment sur son visage, avait établi un contact qui l'avait indéniablement distingué, lui attribuant une identité que les autres n'avaient pas. Nous ne connaissions pas son nom, pas plus que nous ne lui avions donné de surnom, dans nos conversations, il était toujours lui – est-ce que c'était lui, tu penses qu'il est là-bas lui aussi, pourquoi est-ce qu'il fait ça, à ton avis, c'est qui... - mais ce lui se rapportait toujours à lui, les autres étaient des zombies, des branleurs, des voyeurs, les autres, tous, nous en parlions toujours au pluriel.

Puis, un jour, il avait sorti de la poche de son coupe-vent une lampe de poche qui, à cause de l'étroitesse de son faisceau de lumière, faisait partie de la panoplie classique du voyeur. Elle n'éclairait qu'un seul point sur le corps, et pas l'espace alentour, ce qui leur permettait de l'utiliser sans que les gens dans la voiture ne les remarquent, du moins pas tout de suite. Quand il avait braqué le faisceau lumineux sur les seins de Hana, puis sur son entrejambe, lui caressant la chatte avec comme s'il s'agissait d'une main ou d'une langue, j'avais senti Hana frissonner et se positionner pour qu'il la voie mieux, et je ne lui avais pas demandé d'éteindre la lampe, comme je le faisais toujours. À la place, je m'étais penché sur Hana, et avais commencé à m'enfoncer en elle. Le jet de lumière s'affolait sur son corps, lui entraînait dans la bouche, lui fouettait les seins et les fesses. À la fin, il l'avait dirigé uniquement sur son visage, allumant et éteignant la lampe, et la lumière giclait sur ses joues. Hana tournait violemment la tête de gauche à droite, ouvrait et refermait la bouche comme si elle voulait avaler cette lumière, et alors, il avait vraiment glissé le jet lumineux entre ses dents. Cette langue éclairée dans le noir complet, c'est une image qui me revient souvent aujourd'hui encore.

Quand nous avons baissé la vitre, il avait fourré son sexe à l'intérieur, et Hana en avait approché son visage, autant qu'elle le pouvait. Elle l'avait reniflé, ses narines s'étaient élargies, ses lèvres frissonnaient, mais elle ne l'avait pas touché. Elle l'avait regardé se masturber juste à côté de sa joue, et ensuite, à un moment, il s'était brusquement reculé, nous avait tourné le dos, et était resté là quelque temps avant de disparaître dans la forêt.

Même alors, et même des mois après, nous n'avions pas pu voir clairement son visage. Nous avons remarqué qu'il était propre, en général habillé sport, il parlait un croate standard littéraire, sans accent, Hana avait vu qu'il portait une alliance, et quand il lui avait touché la jambe par la fenêtre ouverte, la caressant du genou à la cheville, avant d'enfoncer ses doigts entre le pied et la sandale, elle avait dit qu'elle avait trouvé ça agréable. Il était grand, vigoureux, avec les premiers signes annonciateurs de graisse abdominale, objectivement attirant, mais Hana refusait de reconnaître qu'il lui faisait un effet particulier. « Comment est-ce que je pourrais être excitée par un homme qui s'enfuit dès que quelqu'un arrive », disait-elle. Mais moi, même quand je ne l'entendais pas, ni ne le voyais, je savais aux réactions de son corps qu'il était à la fenêtre, et qu'elle l'avait, par-dessus mon épaule, depuis longtemps remarqué. Elle commençait à se positionner pour qu'il la voie le mieux possible, à écarter les jambes, à gémir, et ses hanches s'agitaient à un rythme plus soutenu. Je m'étais toujours efforcé de comprendre les mécanismes incroyables de son fonctionnement émotionnel et sexuel, et à l'époque, il m'avait semblé que cet exemple extrême me fournissait une formule cruciale. Contrairement à tous les autres, pour lesquels elle exprimait un dégoût non dissimulé, ce type l'excitait même si elle ne le voyait même pas bien, et qu'elle n'avait jamais parlé avec lui. L'endroit improbable, l'attitude arrogante du pervers, la

peur panique avec laquelle il s'enfuyait, et l'avidité avec laquelle il revenait après quelques minutes, suffisaient à déclencher quelque chose en elle. Cependant, je suis convaincu que rien ne se serait passé si tout ça n'avait pas baigné dans les ténèbres, le danger, l'autodestruction avec laquelle elle s'abandonnait toujours à nouveau à des porcs.

À chaque nouvelle rencontre, l'histoire prenait de l'ampleur, et à la fin, nous ouvrions presque régulièrement la fenêtre pour pouvoir entendre, nous comme lui, les halètements et les encouragements vulgaires, parfois, nous parlions même avec lui pendant le sexe. Mais pas après. Après le sexe, nous étions envahis par un mutuel désintérêt ou dégoût. Nous nous mettions immédiatement à nous rhabiller en silence, et il disparaissait dans la forêt sans un mot.

Tout avait radicalement changé quand il nous avait proposé de venir la fois suivante dans son appartement. « Je resterai sur le canapé à vous regarder », avait-il dit. Nous avions refusé, mais il insistait, sans comprendre que lui non plus n'existait pas sans cette forêt, et qu'en suppliant, il perdait rapidement son intérêt. À la fin, nous avons quand même pris son numéro de téléphone, pas pour nous retrouver chez lui, mais pour pouvoir le prévenir de nos excursions à Jarun, qu'il ne doive pas chaque jour nous attendre des heures dans la forêt.

Bien entendu, dès la première fois que je lui avais annoncé que nous arrivions, il avait mémorisé mon numéro de téléphone. Dès le lendemain, il avait appelé pour nous proposer de venir chez lui. Je lui avais dit que nous étions pris et que nous le tiendrions au courant, et le lendemain, je n'avais pas décroché. Je n'avais pas non plus répondu à ses messages. Ensuite, afin de montrer que nous ne souhaitons pas approfondir cette relation de quelque manière que ce soit, nous avons cessé d'aller dans la forêt. Hana venait justement d'acheter un appartement et préparait son déménagement – il était grand temps qu'elle parte de chez ses parents, avec qui elle vivait depuis qu'elle avait quitté son mari – et cela nous avait semblé une bonne occasion d'oublier enfin toute cette faune morbide de la forêt de Jarun. Ça ne nous faisait plus peur du tout, mais c'était devenu lassant, et ces gens, bien que nous n'ayons pas le moindre contact physique, nous faisaient nous sentir sales.

Mais il continuait à appeler. Après trois ou quatre mois, il nous avait enfin surpris dans des dispositions propices à la débauche et à l'aventure. Hana était allongée sous moi, dans son lit, quand le portable avait vibré. J'avais regardé qui appelait, appuyé sur le bouton vert, et l'avais laissé écouter. Après quelques minutes, elle avait pris le téléphone, l'avait un peu écouté respirer, puis elle m'avait dit, suffisamment fort pour qu'il entende : « OK, allons boire un verre, pour voir enfin qui est ce type, et pourquoi il s'enfuit comme ça. » Et à présent, nous étions assis dans ce café, il regardait fixement ses jambes écartées, et elle lui racontait que ma femme voulait un enfant, et que j'allais exaucer son désir.

« OK, assez parlé, allons à Jarun, ai-je lancé de but en blanc pour interrompre cette conversation.

Ils n'ont rien dit, ils se sont juste levés, et une fois dehors, il a demandé : - Ma voiture ou ta voiture ?

Il a encore peur que nous disparaissions, me suis-je dit. Puis j'ai répondu : - Ma voiture.

Quand nous sommes entrés dans le véhicule, nous devant, lui derrière, il s'est penché vers le siège d'Hana et a posé ses mains sur le dossier, juste au-dessus de ses épaules, mais il n'a pas osé les baisser davantage.

À Jarun, nous sommes tous les trois sortis de l'automobile, puis nous nous sommes assis derrière, et lui devant. À peine entré, il s'est retourné vers nous et a déboutonné sa braguette, avant même que nous ayons commencé à nous déshabiller.

Il s'est mis à pleuvoir, ce qui m'a réjoui. C'était la première fois que nous faisons ça sans la protection du noir, que nous nous voyions distinctement les uns les autres. La pluie tombait comme une sorte de rideau, qui nous séparait du reste du monde. De plus, elle garantissait une sorte de sécurité, car par un temps pareil, personne d'autre n'allait venir nous regarder. Qu'ils nous voient à trois dans la voiture me semblait tout de même un peu trop.

Bientôt, elle a été allongée sur la banquette, et moi entre ses jambes. Nous ne regardions pas Damir, mais nous savions qu'il nous regardait, même s'il n'y avait plus trace de son arrogance, il n'exigeait rien, ne demandait rien. Nous étions tous bien plus réservés qu'avant, dans le noir, quand nous étions des gens sans visage, que nous ne connaissions pas nos noms.

À un moment, elle a dit : « Ne me touche pas », et il a rapidement retiré sa main de sa jambe, qui était levée sur le dossier du conducteur.

Je suis entré en elle, et elle s'est mise à respirer de plus en plus fort.

Puis, soudain, elle a haleté : « Tu le veux vraiment, cet enfant ?

- Oui, je le veux vraiment ! – c'est sorti de moi tout seul.

Elle a fermé les yeux.

- Je le veux vraiment... je le veux vraiment... je le veux vraiment... je le veux vraiment – répétais-je rageusement, entre mes dents serrées, chaque fois que je m'enfonçais en elle.

Quand j'ai remarqué qu'elle pleurait, je me suis d'abord tourné vers Damir. Il avait arrêté de se masturber. Il nous regardait sans un mot, sans un geste. Alors, j'ai essayé de me dégager de son étreinte, mais dès qu'elle s'en est rendue compte, elle a enroulé ses jambes autour de mes hanches et m'a serré encore plus fort contre elle.

- Ne t'arrête pas, ne t'arrête pas » disait-elle en pleurant. Je me suis à nouveau retourné, et j'ai vu que Damir avait recommencé à se masturber. J'ai regardé dehors. Un homme avec un parapluie regardait à l'intérieur. Puis il a pris la fuite, il courait avec ce parapluie, et la pluie l'arrosait de tous côtés.

20. Épilogue, ou comment a été manquée la dernière occasion de garder les choses sous contrôle

Me voilà, mec,

Et voilà aussi sans plus tarder une petite partie de ce que je t'ai promis. Ce qui suit a été écrit à ta demande, sous la forte impression de Durrell, à l'hôpital de Split avec la jambe cassée, en avril. À présent, cela me semble d'un pathétique insupportable. Mais bon :

« C'est l'histoire d'une femme que le quotidien n'atteignait pas. Il serait malhonnête de dire – qui ne comprenait pas le quotidien – elle écrivait mieux que nous ; il serait également inexact de dire – qui méprisait le quotidien – les hommes suivaient le sillage de son parfum et de sa démarche avec une ardeur animale. Pourtant, même si elle maîtrisait les codes les plus sophistiqués de l'architecture gracile des rapports urbains et érotiques, cette femme évoluait dans un tout autre monde, nous y entraînant tel un sombre tourbillon de liquide épais et enivrant. Fouettée de l'intérieur par des forces dangereuses qu'elle n'essayait même pas de comprendre, les laissant la pousser constamment au bord du gouffre de la folie pure, elle transformait le monde en un entrelacs encore plus incompréhensible de douloureuses passions et de temps perdu. Parfois, elle se raccrochait à nous désespérément ; l'instant d'après, elle appuyait méchamment là où ça faisait le plus mal, dans une errance sans cesse recommencée vers un autre lit, conciliant les contraires avec la plus grande spontanéité, sans jamais s'interroger sur le sens de toute cette foule de situations grotesques. Et c'est ainsi, en apparence lasse et vulnérable, qu'elle est un jour tombée sur moi. »

Bribe deux.

Durrell : « Une ville devient un univers lorsqu'on aime un seul de ses habitants. » Une petite mythologie personnelle, votre propre géographie amoureuse, votre propre « Plan de la ville », et vos lieux rien qu'à vous. Nous deux, nous ne vivions pas ainsi. Pourquoi ? Parce que je ne la comprenais pas. Je rejetais son empressement à s'accrocher, j'ironisais sur ses étranges sorties emphatiques : « Je hais toutes les femmes que tu regardes. » Je ne pouvais pas croire qu'elle le pensait vraiment.

Bribe trois.

Leitmotiv emprunté à Durrell : « La vie, la matière première, n'est vécue qu'en puissance, jusqu'à ce que l'artiste la développe dans son œuvre. »

Voilà, mon pote, c'est un bon début. Et c'est aussi le début d'un autre chapitre d'un roman qui, virtuellement, existe déjà.

Bero.

En attendant Bero, je relisais ces mots, qu'il m'avait envoyés par mail plus de trois ans auparavant, et je me demandais si j'allais pouvoir utiliser ce qu'il devait m'apporter. Cela faisait déjà

longtemps que j'essayais de le convaincre de me donner son journal de l'époque où il était avec elle, mais il avait toujours refusé, arguant qu'il était trop intime, et complètement dénué de valeur pour quiconque à part lui. « Je tenais un journal pour m'expliquer tant bien que mal ce qui m'arrivait. Mais ce ne sont que des ébauches, écrites sans la moindre idée que quiconque à part moi puisse les lire un jour. » Et ensuite, il avait lu quelques chapitres de mon roman, dans lequel, comme je lui disais, « il fallait aussi inclure ce journal. »

Tout peut être matière, bien entendu, mais si je voulais ce texte, ce n'était pas uniquement pour l'intégrer à mon roman. Je voulais à nouveau la voir insoucieuse de tout, à part de l'envie de séduire l'homme qui lui plaisait, ou lire sur la douleur qui l'avait envahie quand Bero s'était enfui dans une autre ville. Je voulais vérifier, depuis l'expérience que j'avais à présent, quels mots elle lui avait dit alors. Je voulais revenir une fois de plus au début, à l'époque où j'avais été fasciné par cette femme, par ce qu'elle faisait à Berislav, et avais voulu la rencontrer. « De quoi est-ce que tu as peur ? Tu ne la comprends pas, et alors ? Ce n'est pas la première fois que tu es avec une femme qui a un mari jaloux » - l'encourageais-je à l'époque, mais il était resté prudent jusqu'au bout. Bero pensait que le plus important dans la vie, c'était d'éviter de souffrir, et que la vie était une combinaison d'expériences, d'émotions et de connaissances dans laquelle il fallait investir, mais toujours avec la conscience qu'au bout du compte, il ne resterait de toute façon rien de tout ça. Ce rien était dur, mais aussi libérateur. Il était convaincu que s'il s'abandonnait à elle, « les ténèbres allaient l'avalier », et moi, c'était précisément ce que je voulais, sauter dans le tourbillon qu'elle créait et disparaître, même si à l'époque, je ne pensais pas que cela se produirait un jour.

Par ailleurs, lire sur elle, c'était pour moi quasiment la même chose qu'être avec elle. C'est pour ça que le journal de Bero était si important pour moi, tout comme son journal à elle sur ce vieux docteur – dont je ne cesse de me demander si je dois ou non les inclure à la fin de ce livre, comme une sorte d'appendice – ainsi que les phrases qu'elle soulignait dans les livres qu'elle aimait, écrire sur elle... Tout cela ne faisait qu'agrandir la place qu'elle prenait en moi.

Assis dans ce bar d'une banlieue de Zagreb, j'attendais Bero, et j'essayais de me souvenir de cette époque. L'une des nombreuses après-midis que nous avons passées dans mon appartement de location à Jarun, à parler des livres que nous avons lu pour le dernier examen de philosophie. C'est alors qu'il l'avait mentionnée pour la première fois. Ils étaient à une conférence de presse – Bero travaillait déjà pour les journaux – et à la fin, il l'avait raccompagnée chez elle. Quand ils étaient arrivés dans sa rue, elle l'avait arrêté et dit : « Ne vas pas plus loin, mon mari pourrait nous voir. » Cette phrase était le premier signal clair qu'il ne s'agissait pas d'une simple promenade entre collègues, et ensuite, après s'être déjà éloignée de quelques pas, elle s'était brusquement retournée, avait couru vers lui et s'était jetée à son cou. Quelques semaines plus tard, elle était venue chez lui. À peine entrée, il avait essayé de l'enlacer, mais elle avait glissé entre ses bras et s'était laissée tomber à genoux. Elle l'avait pris dans sa bouche, le sac encore à l'épaule, et quand il avait été proche de l'orgasme, elle avait relevé ses cheveux d'une main, et lui avait demandé de lui jouir dans le cou. Puis elle s'était levée, l'avait embrassé, lui avait dit que son mari l'attendait, et était partie. En gros, au bout d'un moment, Bero m'appelait après chaque rencontre avec elle, et me racontait ce qui s'était passé.

Puis il avait déménagé dans une autre ville, pour le travail, mais peut-être aussi en partie pour s'éloigner d'elle avant qu'il ne soit trop tard, et elle l'appelait de temps en temps, « quand le désert dans lequel elle vivait devenait insupportable ».

Quelques années encore s'étaient écoulées avant que je ne la voie pour la première fois. C'était l'été, un torride début d'après-midi. J'étais venu à la Société des gens de lettres pour la présentation du livre d'une connaissance proche, et j'étais assis derrière une femme qui n'avait sur le dos que deux fines bandes croisées. Tout le monde s'essuyait la sueur, il me semblait que même les invités s'ennuyaient, et je m'étais concentré sur ce beau dos devant moi. J'observais les lignes de sa courbure, longues et nerveuses, et j'avais immédiatement pensé que c'était elle. Je n'ai jamais bien compris comment, car à l'époque, je ne savais rien de son apparence physique. Je savais qu'elle était journaliste, et quand je me suis penché en avant, j'ai vu qu'elle avait un bloc-notes et un crayon à la main, mais elle n'était pas la seule. Quand elle m'a, par la suite, confirmé qu'elle était allée à cette promotion, et qu'elle m'a sorti de la penderie la robe qu'elle portait – elle savait toujours ce qu'elle avait porté et où – je lui ai dit que je savais qu'elle seule pouvait avoir un tel dos, et qu'elle seule pouvait ainsi le mettre en valeur, mais c'était de la drague et de la flatterie, prononcée entre des rires et des baisers. Même s'il me semble aujourd'hui que c'était, de fait, la vérité. Je l'avais reconnue au maintien dont Bero m'avait tant parlé. À la manière dont ce dos se montrait, attirant les regards.

J'avais même chuchoté à ma femme, qui était assise à côté de moi : « C'est la copine de Bero, dont je t'ai parlé. » Je n'avais pas osé l'aborder ensuite au buffet, mais j'avais passé mon temps à la regarder, parler avec les gens, m'étonnant d'en savoir tant sur cette femme, alors qu'elle ignorait jusqu'à mon existence.

C'était l'un de nos hasards, dont Kundera – et c'était un écrivain dont elle connaissait tous les livres par cœur – affirment qu'ils sont indispensables à tout amour inoubliable. *Pour qu'un amour soit inoubliable, il faut que les hasards s'y rejoignent dès le premier instant comme les oiseaux sur les épaules de saint François d'Assise.* C'était l'une des dix phrases que j'avais soulignées dans *L'insoutenable légèreté de l'être*. Et ensuite, elle m'avait donné son exemplaire, avec une multitude de commentaires dans les marges. Nous avons fait ça un certain temps, pendant qu'elle vivait avec son mari, avant que les portables ne soient entrés dans nos vies. Je ne pouvais pas l'appeler, et nous nous échangeions des livres dans lesquelles nous avions souligné les phrases que nous trouvions importantes. De cette manière, nous communiquions même quand nous n'étions pas ensemble. À ceci près qu'en général, je soulignais les phrases qui me semblaient, en réalité, parler d'elle. *Elle est, simplement et magnifiquement ; nous devons la prendre telle qu'elle est, comme le péché originel. L'appeler nymphomane ou faire du freudisme ici, mon cher, c'est lui retirer toute sa substance mythique – la seule chose qu'elle soit réellement. Comme tous les êtres amoraux, il y a de la déesse en elle.* Il me semblait que dans cette phrase – que j'avais soulignée avec une colère indéfinie, qui sait de qui il était alors question, comptant sur elle pour y répondre – Durrell parlait d'elle, et pas seulement de Justine. Tandis que la phrase – *À ses côtés, on ressentait partout autour de soi la présence d'ombres qui s'infiltraient dans votre vie et l'emplissaient d'une nouvelle résonance* – parlait de moi, qui commençais alors à peine à me battre avec les spectres qui, de plus en plus irrépressibles, surgissaient de ses anciennes vies. J'étais amoureux d'elle, et je la voyais et dans Justine, et dans Katharine Clifton, et dans *Un thé au Sahara*, et dans la femme de Banović Strahinja. Et même dans les amants de Cavafis, dont les désirs, dans les tavernes sombres et poisseuses d'Alexandrie, *brillaient ouvertement dans les yeux et tremblaient dans la voix*. Tout cela avait été écrit sur elle.

De son côté, elle soulignait des phrases dans lesquelles perçaient la tristesse, la mélancolie, la peur que toute cette énergie qui alimentait ses pulsions séductrices ne suffise pas à surmonter le désespoir. « Ma soi-disant toute puissance n'est qu'une façade qui me tient de l'extérieur pour m'empêcher de m'effondrer, mais à l'intérieur, il n'y a qu'un manque absolu d'amour-propre. En CP, j'étais convaincue que c'était moi, et personne d'autre, que la maîtresse allait envoyer au fond de la

classe avec le redoublant crasseux dont tout le monde avait peur », avait-elle écrit en réponse à l'un de mes commentaires en marge du *Patient anglais*. Et un peu plus loin, entre deux paragraphes, histoire que je comprenne bien le message, elle avait ajouté « Nous les mélancoliques, nous sommes les personnes les plus importantes à nos yeux. » Mais je n'avais jamais pu me faire à cette désolation qui émanait d'elle même quand nous étions les plus insouciantes du monde extérieur.

Quand j'avais décroché un poste dans le groupe de presse où elle travaillait, les hasards avaient commencé à se multiplier. Je n'avais même pas pensé au fait qu'elle travaillait pour ce journal quand j'avais répondu à l'offre d'emploi, mais je n'avais pas tardé à la croiser chaque jour dans les couloirs, et à la suivre obstinément d'un regard qui savait tout. Cependant, pendant longtemps, je n'avais pas osé l'aborder, même si Bero, à chaque conversation téléphonique, me demandait si je l'avais enfin rencontrée. Avec une multitude de questions subsidiaires : « Tu la trouves comment ? Elle te plaît ? Tu la vois avec un homme ?

- Non, je ne l'ai pas encore rencontrée. Je pense que c'est la seule femme de la rédaction avec laquelle je n'ai pas échangé un seul mot. L'occasion ne s'est pas présentée. Peut-être que je n'en ai pas envie parce que je sais qu'elle va me plaire. Tout comme je sais que ça va finir par arriver. Je la regarde marcher dans les couloirs, et je profite de l'expectative. »

C'est ainsi que je lui répondais, de manière légèrement nonchalante et laconique, car ses interrogatoires constants commençaient à m'agacer. Rien alors ne laissait présager que je serais bientôt celui qui interroge et qui oriente sans cesse les conversations sur elle. Je sentais la déception dans la voix de Bero, mais même la fois suivante, je ne pouvais échapper à ses questions, et avant même qu'il n'appelle, j'avais déjà préparé une réponse, cherchant une petite avancée qui le satisferait. « Je n'ai pas parlé avec elle, mais j'ai parlé d'elle avec des collègues », disais-je. Ou : « En cherchant des vieux numéros dans les archives, je suis tombé sur certaines de ses histoires. Elle les a écrites à l'époque où elle était avec toi. Peut-être qu'elles parlent de toi. »

Par la suite, bien entendu, nous avons tous les deux, Hana comme moi, regretté tout ce temps perdu, cette année où nous n'avions chaque jour fait que nous croiser. Je lui disais, toutefois, systématiquement bonjour, et elle me répondait avec un peu de réserve et d'étonnement, car elle ne savait pas qui était ce petit jeune et pourquoi il la saluait. Comme tous les amants, nous revenions obstinément à ces débuts, aux premières rencontres et contacts fortuits, quand notre histoire avait commencé. Qui avait pensé quoi à quel moment – nous en parlions souvent au lit, nous étonnant de ne pas être ensemble depuis toujours. Je suis convaincu d'une chose : quand nous rencontrons une personne dont nous tombons ensuite amoureux, notre esprit prend des allures de chroniqueur, un peu coupeur de cheveux en quatre, qui imagine et se souvient de toutes les rencontres lors desquelles l'autre est passé à côté de nous par hasard... Mais toutes les parties du corps doivent être prêtes pour l'autre, tous les atomes doivent bondir dans une même direction pour que naisse le désir. Ces phrases étaient également soulignées dans mon exemplaire du *Patient anglais*. Mes atomes étaient déjà prêts à bondir, mais elle n'en savait encore rien. Je me rappelle qu'une fois, j'étais derrière elle dans la queue pour le café, à la cantine de la rédaction. Elle était vêtue d'une courte robe vert olive, et ses cheveux exhalaient un parfum que je ne connaissais pas encore, mais que j'ai par la suite – même quand elle a cessé de le porter, et que je le sentais sur d'autres femmes – toujours associé à elle. Escape a accompagné nos premières caresses, il a empli mes narines quand j'ai pour la première fois humé son corps nu, il embaumait ses vêtements que je ramassais dans la chambre d'hôtel pour l'aider à se rhabiller au plus

vite et retrouver son mari. Moi aussi, je répandais cette fragrance autour de moi quand je rentrais à la maison après un rendez-vous avec elle.

Tandis qu'elle parlait avec le serveur et les graphistes accoudés au comptoir, j'avais, dans cette cantine puante, pour la première fois respiré Escape dans ses cheveux, me rapprochant de plus en plus d'elle dans son dos. « Je pourrais m'appuyer sur elle », avais-je pensé, « seuls quelques centimètres nous séparent », mais je ne l'avais pas fait. Et quand je lui avais raconté cet épisode quelques années après, elle m'avait répondu, un regret sincère dans la voix : « Pourquoi est-ce que tu ne l'as pas fait ? Tu aurais dû. »

Quand j'avais commencé à écrire pour la rubrique culturelle, elle s'était pour la première fois renseignée sur moi, et avait conclu que j'avais été recruté « sur un ordre venu d'en haut ».

« Je pensais que tu étais un jeune du HDZ, car à l'époque, c'étaient les seuls qu'ils faisaient entrer dans la boîte. C'est même ce que j'ai dit à un ami, une fois. Quand il m'a demandé qui était ce Goran qui écrivait sur des livres de philosophie dans mon journal, j'ai répondu qu'ils t'avaient certainement pris pour se donner un vernis de respectabilité, et j'ai balayé sa question du revers de la main », m'avait-elle raconté lors d'un de ces retours sur nos débuts.

Bien entendu, je ne pouvais pas laisser passer une telle occasion. Ma réponse avait été rapide et cinglante : « Tu me débinais en racontant partout que j'étais du HDZ, et pendant ce temps, toi, tu baisais avec leur ministre. Tu ne trouves pas ça un peu contradictoire ? »

Elle n'avait rien répondu à l'époque, mais aujourd'hui, je comprends clairement que dans son monde, ce n'était pas incompatible.

Toute une année s'était écoulée avant notre premier café ensemble. Pour un texte sur lequel nous travaillions tous les deux. Après quelques phrases seulement, j'avais reconnu la femme qui me plaisait tant dans les histoires de Bero, et commencé à me comporter comme si je la connaissais vraiment depuis des années. Je n'étais pas seulement intéressé, j'étais également grossièrement direct et ouvert. Un jour ou deux seulement après ce café, elle m'avait appelée, paniquée, à son bureau dans la rédaction, pour que je l'aide à retrouver dans la mémoire du disque dur un texte qui avait brusquement disparu de son écran. La rédaction était pleine de journalistes, et moi, debout derrière elle, je la regardais traficoter sur son clavier, désemparée. Et ensuite, soudain, au lieu de me mettre à côté d'elle, je m'étais penché en avant par-dessus son dos, baissant ma main gauche sur le clavier d'un côté de son corps, et la droite de l'autre. Je pianotais sur le clavier, faisais glisser la souris sur la table, et sentais contre mes muscles ses épaules se lever et s'abaisser. Quand j'avais arrêté de taper, je n'avais pas retiré mes mains, je les avais laissées sur le bureau. Ainsi enlacée, mais quasiment sans contact, elle avait renversé la tête légèrement en arrière, l'appuyant contre ma poitrine. Elle était restée un peu dans cette position, puis, sans quitter l'écran des yeux, elle avait dit : « Pourquoi est-ce que tu as le cœur qui bat comme ça ? »

À peu près à cette époque, Bero était revenu en ville, et avait renoué avec Hana. La première fois qu'ils s'étaient retrouvés, il m'avait appelé et dit en riant : « Mon vieux, tu as eu tout le temps que tu voulais, mais étant donné que tu n'as rien fait, maintenant, dégage. »

Mais il était revenu trop tard. La sombre machine du désir rugissait déjà en nous, et se préparait à décoller.

Quand, ces jours-ci, son mari était parti quelques jours en voyage, j'avais appelé Bero pour lui annoncer qu'elle m'avait proposé de nous retrouver en ville, pour la première fois hors de la rédaction. Il m'avait répondu qu'ils venaient justement de convenir qu'elle viendrait lui rendre visite chez lui le lendemain.

« Et maintenant, qu'est-ce qu'on fait ? Est-ce qu'on lui dit qu'on se connaît ? » avais-je demandé, inquiet.

Nous étions déjà arrivés plusieurs fois dans nos discussions à un point où j'aurais pu lui dire que je connaissais Berislav, mais à chaque fois, j'avais passé ce fait sous silence. Je ne savais pas comment amener le sujet, car si je le mentionnais le premier, il serait évident que j'étais au courant de leur relation, et elle pourrait se fâcher contre Bero pour son manque de discrétion, et de son côté, elle ne le mentionnait pas, car elle ignorait que nous nous connaissions. Et il y avait sans doute aussi le fait que je trouvais ce déséquilibre dans ce que nous savions l'un de l'autre intéressant, il me permettait de comparer certaines situations, de jouer. La première fois que je l'avais invitée à boire un verre, au café en face de la rédaction, elle avait refusé, et quand je lui avais demandé pourquoi, elle ne m'avait pas dit qu'elle n'en avait pas envie, ou qu'elle avait du travail, mais que son mari pourrait passer la chercher et nous voir, et je m'étais immédiatement rappelé la première fois que Bero l'avait raccompagnée chez elle, et ce qu'elle lui avait dit alors. Mais, avec le temps, cette situation m'était devenue de plus en plus inconfortable. Et elle me semblait de plus en plus malhonnête. Mais Bero n'était pas de cet avis.

« Je ne préférerais pas, avait-il répondu à ma question. Puis il s'était mis à rire dans le combiné.

- Moi, il me semble qu'on est allés trop loin. Elle est seule ce week-end, et il pourrait arriver qu'elle couche avec les deux. Si on ne lui dit pas qu'on se connaît, on aura vraiment l'air de se foutre de sa gueule et de la mener par le bout du nez.

Mais Bero continuait à insister pour que nous ne lui disions rien.

- Je dirais plutôt que c'est elle qui veut nous mener par le bout du nez. Je n'ai pas envie qu'elle me file encore entre les doigts. On va la retrouver chacun de notre côté, et tout se raconter. Qui sait quelles histoires elle va nous sortir ? Et avec quelles contradictions ? Comment elle va se comporter avec l'un, et comment avec l'autre ? De cette manière, nous pourrions être tous les deux avec elle, sans nous perdre en elle. Nous pourrions contrôler ce qui nous arrive, ce que j'avais toujours cru impossible. »

Mais ça ne s'était pas passé comme ça.

Quand, ce vendredi-là, elle était rentrée de l'appartement de Bero et s'était assise à mon bureau dans la rédaction, je lui avais demandé d'où elle revenait.

« J'étais en interview, avait-elle répondu.

Et j'avais répliqué : - Berislav est mon ami.

Elle était restée silencieuse, me regardant fixement comme si elle ne comprenait pas ce que je disais, et j'avais ajouté une autre phrase : - Il m'a parlé de vous il y a trois ans déjà.

Je m'attendais à une réaction plus violente, mais elle a rapidement repris contenance, et si elle avait été ébranlée, ça ne se voyait pas outre mesure.

- Vous vous êtes bien payé ma tête », a-t-elle dit, puis elle s'est levée et est rentrée chez elle. Mais dès le lendemain, elle m'a appelé comme si de rien était, et m'a demandé quand nous nous voyions. De fait, je pense que les choses avaient pris pour elle un tour encore plus intéressant.

C'était une anecdote mythique de notre amour, une histoire à laquelle nous revenions souvent, et Berislav et moi, en feuilletant son journal, nous en sommes à nouveau rappelés.

« Tu avais raison. À ce moment-là, j'ai laissé passer la dernière occasion de garder les choses sous contrôle », lui ai-je dit en rangeant le cahier corné dans mon sac. Tout comme je lui avais à elle aussi, par la suite, souvent parlé de ma grande occasion manquée. Les portables constamment en communication, les filatures en ville, rien de tout ça ne pouvait se comparer avec la possibilité d'apprendre d'un autre amant tout ce qu'elle lui avait dit et fait.

« Imagine, si on ne t'avait rien dit pendant un an. Tout ce temps, tu aurais couché avec les deux, et moi, tu m'aurais raconté que j'avais éclipsé tous les autres.

- Bien sûr que non, mon amour. Tu venais tout juste d'arriver dans ma vie, mais vingt jours plus tard, tout était différent. J'avais déjà arrêté de le voir.
- Oui, mais juste parce que tu savais que nous nous connaissions, et que ça te privait de la possibilité d'exclure de nos vies toutes les autres femmes. Tu ne voulais pas d'une telle relation, et tu as dû faire un choix. Bero était plus ancien, j'étais nouveau. Voilà ce qui s'est passé. Mais si nous ne t'avions rien dit, tu aurais continué avec les deux, et tu aurais été jalouse des deux.
- Ne dis pas des choses comme ça. Tu n'as pas le droit. À l'époque, nous étions heureux, et complètement absorbés l'un par l'autre. Je ne t'ai pas choisi, il n'y avait même pas de choix possible. »

Pendant une vingtaine de jours, elle nous avait vraiment fréquentés tous les deux, et ça semblait nous convenir à tous. À Berislav, qui ne risquait pas ainsi de se retrouver empêtré dans une situation qu'il ne pourrait dépêtrer, à moi, parce que je trouvais ça intéressant et singulier, et que c'était en accord avec mon apologie des relations sans jalousie ni limites, et à elle, parce qu'elle nous avait tous les deux.

Un soir, vers minuit, Bero m'avait appelé pour me demander de la retrouver à sa place le lendemain matin avant le travail. On l'avait appelé sur le terrain, et il ne pouvait pas lui téléphoner pour annuler le rendez-vous, car il était tard et que son mari était à la maison. Pour qu'elle ne se retrouve pas le matin toute seule dans le restaurant, et ne se mette pas en colère, il m'avait demandé d'aller lui tenir compagnie. Et quand, avant le travail, j'avais, de fait, fait mon apparition à Vinodol, elle n'avait pas été surprise, elle s'était comportée comme si un tel échange était la chose la plus naturelle du monde. Si l'un n'était pas libre, il y avait toujours l'autre. Parfait. Mais rapidement, tout avait changé. J'étais parti quelques jours à la mer avec ma femme et mon enfant, elle était restée à Zagreb. Et elle n'avait plus recontacté Bero.

« Dès que tu es parti, j'ai su que c'était toi », m'avait-elle dit à mon retour.

Il n'y avait plus personne dans le café depuis déjà longtemps, et à la fin de cette longue discussion, nous avons consacré quelques minutes aux emmerdeurs au travail, aux enfants, à la littérature... puis Bero s'est levé et, rangeant ses cigarettes et son briquet dans sa poche, m'a lancé :

« Inutile de me rendre ce cahier, en fait, je suis plutôt content de ne plus devoir garder ce torchon. Utilise ce que tu peux, et jette-le à la poubelle.

- D'accord, ai-je dit, puis, en me levant moi aussi, je lui ai demandé une dernière fois : - Ne te fâche pas, je ne sais pas combien de fois je t'ai posé la question toutes ces années, mais maintenant, tu n'as plus aucune raison de me mentir - Elle ne t'a vraiment pas appelé cet été-là ? Pas une seule fois ?
- Non, vraiment. Mais pourquoi est-ce que c'est important aujourd'hui ? m'a-t-il répondu en riant.
- Je ne sais pas. J'essaie encore de comprendre comment elle fonctionnait.
- Laisse-la partir, a-t-il dit en me donnant une petite tape sur l'épaule.
- Mais je l'ai laissée partir. Tu as oublié ? On a parlé de ça toute la soirée.
- OK, OK, je dois y aller. Ma femme m'a déjà appelé deux fois, a-t-il marmonné en regardant les appels manqués sur son portable, puis il a enfilé son manteau et ajouté : - Laisse-la vraiment partir. Finis ce roman et oublie-la. »

Dehors, il neigeait. Et tout avait l'air différent que cet après-midi, quand j'étais entré dans le café. J'ai remonté la rue vers ma voiture, m'enfonçant dans le tapis blanc, et me suis rappelé mes conversations avec Hana sur ce premier été, sur son attente de mon retour et mon ironie à ce sujet.

« Je mettais toujours en doute ce qu'elle disait, mais juste pour la forcer à reraconter la même histoire. J'aimais l'écouter me persuader qu'elle était à moi, rien qu'à moi », me suis-je dit en moi-même pour me défendre d'avoir tant douté d'elle, puis, en essuyant la neige de mon pare-brise, je me suis rappelé une fois de plus la phrase qu'elle avait prononcé à mon retour.

J'avais attendu avec impatience que ce fichu train entre enfin en gare, pour pouvoir raccompagner ma femme et mon fils à la maison et courir la rejoindre. Je n'avais même pas aidé Sandra à défaire les bagages, et elle m'en avait tellement voulu que j'ai peur de l'écrire aujourd'hui encore. J'entendais notre bébé pleurer tandis que je descendais les escaliers quatre à quatre, mais elle m'attendait. Et quand j'étais arrivé chez elle, elle se tenait devant moi et, avant même que nous nous soyons touchés, elle avait prononcé quelques phrases, qu'elle devait répéter plusieurs fois par la suite. À la fin, elle les avait même écrites sur une carte postale qu'elle m'avait envoyée de Prague, où elle était pour une interview.

La carte postale représentait une femme nue devant un docteur, coiffée d'un chapeau et chaussée de talons aiguilles, un parapluie dans la main droite, et dans la gauche une laisse à laquelle était attaché un petit cochon. Derrière, elle avait écrit : « Bero et moi avons été seuls à Zagreb tout l'été, et il ne s'est rien passé. Si je l'avais voulu, j'aurais pu aller chez lui à n'importe quel moment, qu'est-ce qui m'en empêchait, mais je ne pensais qu'à une chose, le jour de ton retour. J'étais amoureuse, et j'attendais avec impatience que ce désir commence à tout broyer en moi. »

